

ESTHER SHALEV-GERZ

Entre l'écoute et la parole, derniers témoins,

Hôtel de Ville, Paris, 25 janvier – 12 mars 2005

A travers les notions d'archives et de collections, une partie de l'art contemporain interroge sa propre mémoire et génère les conditions de son historisation. Parce qu'elles se confrontent, de surcroît, aux idées de monument et de commémoration, les œuvres d'Esther Shalev-Gerz induisent une forte dimension politique. Depuis vingt ans, elles questionnent l'histoire et analysent son lien avec la mémoire collective.

Mais s'interroger sur l'histoire, c'est aussi s'interroger sur l'oubli, et l'instrumentalisation du souvenir. L'artiste est connue, avec Jochen Gerz, pour l'installation du *Monument contre le fascisme* (1986), une colonne de plomb de douze mètres de haut, qui s'est enfoncée progressivement dans le sol, après avoir été recouverte de signatures. Espace d'expression et non de commémoration (qui place l'oubli sur le lieu même du souvenir), cet anti-monument est aujourd'hui complètement enfoui dans le sol de la ville de Harbourg, Plus récemment (2002), l'artiste a mis en corrélation deux regards : celui d'une femme juive polonaise rescapée du camp de Bergen Belsen et celui d'une femme allemande, de la même génération, qui a passé la guerre non loin de là, à Hanovre, avec sa famille. *Est-ce que ton image me regarde* n'exprime ni désir de vengeance, ni volonté forcenée de réconciliation. Les deux femmes, dont les destins ne se croisent pas, racontent leur histoire. Elles s'écoutent l'une l'autre par le biais d'une image interposée dans leur poste de télévision.

A l'occasion du soixantième anniversaire de la libération du camps d'Auschwitz-Birkenau, le projet scénographique d' Esther Shalev-Gerz a été retenu par le Mémorial de la Shoah (à Paris, dans le IV^e) et la Mairie de Paris. *Entre l'écoute et la parole, derniers témoins* se répartit dans les deux vastes salons de l'Hôtel de Ville. Outre des panneaux d'affichage informatifs sur la déportation, la première salle réunit les portraits actuels de rescapés d'Auschwitz (vivant à Paris ou dans la région) associés à un souvenir qui leur est propre. Plus vaste, la seconde salle permet aux nombreux visiteurs d'écouter et de voir le témoignage d'une personne particulière sur un petit écran d'ordinateur. Certains des soixante rescapés s'expriment ici, pour la première fois, sur leur enfance, leur déportation, les conditions de leur détention, leur libération et leur retour au pays.

Par opposition au cinéma (documentaire et/ou fiction) qui plonge le spectateur dans le noir et lui impose une lecture linéaire, Esther Shalev-Gerz souhaite créer une interaction avec chacune des personnes qui constitue le public de l'exposition. Le spectateur s'installe à un poste individuel et choisit d'écouter un témoin en particulier. La consultation de l'entretien (réalisé par MK2 TV) se fait par le truchement de l'un des soixante DVD que l'on peut faire défiler ou stopper librement, suivre intégralement ou en partie, selon son rythme ou selon l'intérêt que l'on y porte.

Esther Shalev-Gerz s'intéresse également aux moments douloureux, inaudibles et inexprimables où les personnes interrogées puisent dans leurs souvenirs pour répondre à la question qui vient de leur être posée. Dans la gêne qui s'exprime pendant ces brefs moments de mutisme, on comprend à quel point le souvenir inexprimé était enfoui sous des strates d'oublis successifs et combien il est difficile de lui trouver une formulation adéquate. Mais la projection spectaculaire de ces portraits vidéo (sur trois grands écrans placés en hauteur) est-elle vraiment en phase avec le caractère personnel et intime de ces témoignages ? Elle prend tout son sens si on la considère comme une réponse au processus de fabrication de la mémoire qui a commencé dès la libération des camps, en 1945. Dans la vidéo d'Esther Shalev-Gerz, la parole des survivants est paradoxalement transmuée en silences. L'histoire ne s'écrit plus. La mémoire des déportés échappe au langage. Tout comme un anti-monument, ce montage (réalisé à partir des entretiens) réduit à néant toute tentative d'instrumentalisation, que celle-ci soit d'ordre politique ou historique.